

Lionel Duroy

Il ne m'est rien arrivé



MERCURE DE FRANCE

MCMXCIV

1811989

93

IL NE M'EST RIEN ARRIVÉ

LE VOUDRAIS DÉCLINER, VOUS, LE SEUL, 1987.
 PRIEZ POUR NOUS, VOUS, BERNARD HANAU,
 1990.
 IL NE M'EST RIEN ARRIVÉ
 HENRIETTE LA DÉSOLÉE CALIXTE, 1987.
 BERNARD HANAU, 1987.
 L'ÉPIQUE DE BOHÉME, 1988.
 PARCOURS DE PARONS, 1988.
 1980 (en collaboration avec S. Molen).

MERCURE DE FRANCE

MCMXCV



011

17670

DU MÊME AUTEUR

JE VOUDRAIS DESCENDRE, *roman*, Le Seuil, 1993.

PRIEZ POUR NOUS, *roman*, Bernard Barrault,
1990.

HIENGHÈNE, LE DÉSESPOIR CALÉDONIEN, *document*,
Bernard Barrault, 1988.

L'AFFAIRE DE POITIERS, *document*, Bernard
Barrault, 1988.

PAROLES DE PATRONS, *document*, Alain Moreau,
1980 (en collaboration avec S. Moles).



DL-07081917-59279

Lionel Duroy

Il ne m'est rien arrivé

*RÉCIT D'UN VOYAGE
DANS LES PAYS EN GUERRE
DE L'EX-YOUGOSLAVIE*



MERCURE DE FRANCE
MCMXCIV

DL-05081974-29879

Lionel Duroy

Il ne m'est rien arrivé

ISBN 2-7152-1877-X

© MERCURE DE FRANCE, 1994

26, rue de Condé, 75006 Paris

Imprimé en France

MERCURE DE FRANCE

MCMXCV

01-0-0219-4-24579

Pour s'inscrire pour l'année 1994

ISBN 2-703-1071-X
© MÉRIDIEN DE FRANCE, 1994
26, rue de Condé, 75002 Paris
Imprimé en France

1.

DEUX JOURS durant je marche dans Zagreb. Les hommes que je croise n'ont pas le regard plus triste qu'ailleurs; les femmes sont élégantes, elles portent leurs lunettes noires dans les cheveux, des jupes courtes et moulantes. Je peux acheter des gâteaux comme on les fait en Autriche, m'asseoir à n'importe quelle terrasse de café et commander un nectar d'abricot. A côté de moi les gens plaisantent et je les entends rire. Ils parlent aussi parfois avec gravité, alors je suppose qu'ils parlent de la guerre mais je ne comprends pas encore ce qu'ils se disent.

Un soir j'entre dans le Café Viennois, place de la République. Des couples dînent à

l'étage sur des nappes damassées, l'orchestre joue pour eux des valse de l'empereur. Je ne monte pas. Je demande qu'on m'apporte un « warmer schokolade » et je demeure là, parmi les hommes seuls et fumeurs, à guetter par la vitre les derniers tramways. Un autre soir je grimpe au hasard par les rues étroites de la ville haute. Ici les cafés sont violemment éclairés, encombrés de grands adolescents qui se bousculent et se chamaillent. Je cherche un café plus calme que les autres, je m'y assois. Deux hommes jeunes parlent à voix basse à côté de moi. L'un est en tenue militaire et porte des lunettes noires sous la lumière tendre et dorée des appliques. Plus tard, une jeune fille entre. Elle cherche quelqu'un du regard. Quand elle voit les deux hommes, elle se hâte vers eux. Elle ne salue pas le civil. Elle prend la tête du soldat assis et la serre avec bonheur contre ses seins, puis elle se penche et l'embrasse longuement sur la bouche. Enfin elle se recule. Alors seulement elle lui retire ses lunettes et

je vois qu'ils se regardent, lui toujours assis, le visage rejeté en arrière, elle encore debout. Je vois qu'elle voudrait ne pas pleurer mais qu'elle n'y parvient pas. Je vois qu'il n'a plus de sourcils, plus de cils non plus, que ses paupières sont extrêmement fines, roses et tendues sur les globes oculaires comme une pellicule artificielle. Un moment ils restent ainsi, puis le soldat, doucement, reprend ses lunettes et des deux mains les réajuste sur son nez. La jeune fille s'assoit. Elle cherche un mouchoir et se mouche. Tout ce temps-là, lui l'observe à travers ses verres noirs. Je vois ses lèvres serrées. Enfin il tend la main par-dessus la table, et il attend. Bientôt la jeune fille prend sa main entre les siennes et, bien qu'elle soit de dos à présent, je devine qu'elle lui sourit.

Nous prenons le tramway. Nous quittons la ville austro-hongroise, ses maisons roses et vertes, pour gagner la banlieue. Nous cherchons les camps des réfugiés. Vladimir

m'accompagne désormais. Je ne sais presque rien de lui. Il m'a été présenté le matin même par une amie, professeur à l'université de Zagreb, et je l'ai embauché comme traducteur. Il n'a pas plus de 30 ans, il est croate, il parle un excellent français. Maintenant nous marchons tous les deux entre des immeubles blancs aux balcons fleuris. L'automne est clément cette année. Juste au-delà des immeubles, les forêts des montagnes Medvednica sont encore vertes par endroit. Ici aussi le gazon est encore vert. Des jardiniers le coupent en poussant de lourdes tondeuses sous le soleil de midi. Des femmes rentrent du marché, d'autres promènent un landau. A trois reprises nous leur demandons de nous indiquer où se trouve le camp des réfugiés. Aucune n'est capable de le dire. Finalement nous dérangeons un jardinier. Il montre le bout de la cité, il dit qu'après le dernier immeuble, juste au-delà du car-wash, nous y serons.

Les larges avenues goudronnées s'arrêtent

là en effet, et aussitôt commence le camp. Ce sont des maisons longues et basses, noircies par le temps, alignées de part et d'autre d'un chemin de terre. Des couvertures sèchent au soleil sur des cordes tendues d'une gouttière à l'autre. Aucune barrière ne protège le camp. Nous entrons. Nous marchons entre les baraques. Les hommes que nous croisons sont vieux pour la plupart, ils portent la chemise boutonnée jusqu'au col sous le menton osseux, ils vont le dos cassé, les yeux noyés, les chaussures sans talons ni lacets. Des femmes également âgées se tiennent à l'entrée des maisons sur des bancs de fortune. Elles ne font rien, elles demeurent là les yeux clos, ou parfois l'une d'entre elles coiffe une enfant accroupie entre ses genoux. Plus loin, un groupe de femmes dont certaines sont très jeunes, dont quelques-unes portent le voile, patiente sous les fenêtres d'une baraque. Elles ont toutes la même gamelle profonde en aluminium. Enfin, bien au-delà, nous contournons le

bâtiment des sanitaires. Ici, hommes et femmes doivent attendre ensemble. Ils piétinent une boue noire, gorgée d'excréments. L'odeur est suffocante.

– Ce sont des Musulmans¹, dit Vladimir. Si on entre dans un camp de Croates tu verras la différence.

Je dis :
– Viens, nous allons retourner parler aux femmes qui portaient les gamelles.

Quand nous y arrivons, le service de la soupe a commencé. Les femmes ne se préoccupent pas de nous. Elles tendent leurs gamelles aux fenêtres puis elles se hâtent de retourner chez elles, auprès des enfants. Des hommes s'approchent; les vieux de tout à l'heure. Eux ne sont pas pressés, ils ont le temps de raconter. Alors nous pouvons imaginer ce qu'a dû être le voyage depuis Brčko. Un instant nous pouvons l'imaginer. Le

1. On appelle officiellement Musulman le peuple issu des Slaves de Bosnie, convertis à l'islam sous l'Empire ottoman.

voyage en camion, du fond de la Bosnie jusqu'à Zagreb. Nous pouvons imaginer ce jour où les hommes vigoureux ont décidé de charger femmes et enfants dans les camions, puis se sont retournés vers les vieux et leur ont ordonné de monter à leur tour. On se battait déjà dans les faubourgs, on ne voulait pas de ces vieux-là sur le front. Les hommes vaillants allaient se battre seuls. Quelques mois plus tard, ceux d'ici ont appris par la Croix-Rouge que tous avaient été faits prisonniers. Entre-temps, ils étaient arrivés dans ces maisons. Des maisons à l'abandon, sans portes ni fenêtres parfois, livrées depuis des années à la pluie et au vent. Elles avaient été le campement des ouvriers du grand chantier de la cité.

– Et les gens de la cité, demandons-nous, viennent-ils vous voir parfois?

– Quelques-uns viennent, disent-ils. Ils nous portent un peu de café et de sucre. Mais eux aussi sont pauvres à présent.

De nouveau nous marchons sous les

balcons fleuris. Le camp des réfugiés croates est à l'autre extrémité de la cité. Nous longeons la pizzeria, trois mamans prennent le café dehors, leurs bébés dorment sous les ombrelles. Quand nous arrivons au camp, tout de suite nous sommes gênés d'être là. Des familles finissent de déjeuner sur de longues tables de bois que l'on a construites devant chaque maison. Des massifs fleuris les protègent de notre regard, des clôtures ont été installées ici et là. Nous entendons rire les adultes, mais nous n'osons pas nous approcher. Nous parcourons les allées, elles sont encombrées de voitures particulières. Des rideaux ont été accrochés aux fenêtres, les noms des familles ont été inscrits sur la porte de chaque maison.

– Tu vois, les Croates! dit Vladimir. Tu vois les catholiques!

Plus tard, nous nous présentons. Nous disons :

– Excusez-nous, nous voudrions savoir d'où viennent les gens de ce camp?

Les enfants et les adultes nous regardent. Comme aucun ne répond, nous répétons :

– Nous voudrions savoir d'où vous venez, d'où viennent tous les gens de ce camp?

– De Vukovar, dit une femme.

Nous nous taisons. Nous ne trouvons rien à ajouter. De nouveau nous avons honte d'être là. Alors la femme nous sourit, elle se lève, et d'autres à leur tour se lèvent pour nous accueillir. Ils nous font asseoir à côté d'eux, ils nous offrent le café. Nous nous laissons faire. Nous n'avons plus le cœur à demander quoi que ce soit. Nous n'avons de Vukovar qu'une image de mort, d'égorgement et de mort, d'anéantissement des hommes et des pierres. Nous parlons de la vie, de celle d'aujourd'hui, des écoles de la cité où vont à présent les enfants, des hommes qui n'ont plus de métier et qui jardinent pour passer le temps, des femmes qui cousent des abat-jour pour arranger les maisons, des bébés qui vont naître bientôt, du bonheur de leurs grands-mères dont les mains tremblent à côté de nous.

2.

KARLOVAC. Ici le train ne s'arrête qu'une ou deux secondes. C'est un wagon unique tracté par une motrice qui fait un grondement d'avion. Il nous semble que toute la gare tremble sous ce grondement. D'abord nous ne remarquons pas qu'aucun autre train n'est stationné là. Nous ne remarquons pas qu'aucun voyageur ne marche sur les quais. Nous sommes obsédés par ce grondement. Trois militaires sautent de notre train, puis une jeune fille. Quand vient notre tour, deux hommes sur le quai attrapent nos sacs et les projettent loin du marchepied, puis ils nous tirent par les manches, et dès que nous sommes en bas l'un d'eux hurle quelque

chose au conducteur de la motrice. Un instant le grondement devient insupportable, puis très vite il s'estompe.

La veille de notre départ, toutes les heures nous avons écouté la radio de Zagreb. La radio donne les noms des villes en guerre, de toutes les villes qui dessinent la ligne du front. Elle dit le nombre d'obus qui leur sont tombés dessus dans les dernières vingt-quatre heures, le chiffre des maisons détruites, le nombre des morts aussi. Nous avons noté le nom des villes pour voyager au plus près de la guerre. Nous avons noté Karlovac, Gospić, Zadar, Biograd, Mostar. Des dizaines d'autres noms encore.

Nous sommes à Karlovac. Dix-huit morts mardi dernier, je me souviens du chiffre. Dix-huit morts, vingt-sept obus, à cinquante-trois kilomètres de Zagreb. Les trois militaires ont disparu, les deux employés de la gare également. Nous sommes seuls à présent. Comment peut-on passer si brutalement de la fureur à cette absence, à ce silence? Nous ne voyons

Je n'écoute pas l'officier. Je me souviens du chien de Gospic, de notre peur, du hurlement de Vladimir. Le chien avait voulu nous mordre.


Plus tard, la dame de l'ancien restaurant nous avait offert du riz. « Mangez, avait-elle dit, ça va être froid. » Nous ne mangions pas, nous la regardions pleurer. « Vous savez, avait-elle ajouté, il tombait des petits jouets comme ceux des arbres de Noël ! Des boules rouges, des clochettes, des poissons d'argent. Les femmes ont crié de ne pas y toucher. Nous avons toutes crié ! Un enfant n'a pas dû entendre. C'était une journée sans pluie, une belle journée, les gens étaient dehors. Mais ce n'était pas des petits jouets. »

Je ne quitte pas l'officier des yeux, j'acquiesce à tout ce qu'il dit mais je ne l'écoute plus.

Lionel Duroy est l'auteur de deux romans et de trois documents parmi lesquels *Priez pour nous*, *Je voudrais descendre* et *L'Affaire de Poitiers*.



89 F

D 21877.3/04-94 
ISBN 2-7152-1877-X



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

